

## Les journaux de l'expédition scientifique de Nicolas Baudin (1800-1804) et la construction du savoir scientifique

**Par Margaret Sankey**

Professeur, université de Sydney

Margaret Sankey est titulaire de la chaire McCaughey d'études françaises à l'Université de Sydney. Elle a publié de nombreux articles sur l'expédition Baudin et dirige actuellement une équipe de recherche internationale sur l'expédition. Elle travaille également sur l'histoire de la notion française des Terres australes et en 2006 a publié chez Champion une édition critique des Mémoires touchant l'établissement d'une mission chrétienne dans le troisième monde, autrement appelé, « La Terre Australe, Meridionale, Antartique, & Inconnuë de l'abbé Jean Paulmier ».

Inspirée par l'idéologie des Lumières, l'expédition Baudin, commanditée par Napoléon Bonaparte en 1800, fut le troisième voyage scientifique français vers l'hémisphère sud et la Nouvelle Hollande une quinzaine d'années après celui de Lapérouse.

Ami de Jussieu, directeur du Muséum d'histoire naturelle, son commandant Nicolas Baudin avait d'abord voulu faire le tour du monde dans le but de collecter de nouveaux spécimens pour l'étude scientifique. Ce projet ambitieux, dépassant les limites du budget disponible, Baudin se vit limité à l'exploration du Timor et des côtes de la Nouvelle Hollande.

Pourvu de deux vaisseaux, *Le Géographe* et *Le Naturaliste*, Baudin devait suivre des Instructions préparées par Claret de Fleurieu, membre de l'Institut, et responsable également des Instructions pour Lapérouse et D'Entrecasteaux. A ces instructions étaient ajoutées d'autres, rédigées par les professeurs du Muséum d'histoire naturelle.

En plus des 32 officiers et des 184 matelots, le voyage comportait 22 savants, ou « naturalistes » comme ils s'appelaient, qui devaient poursuivre les programmes établis par les professeurs du Muséum et rassembler des spécimens, tout en documentant leurs découvertes, et en corrigeant et en développant les cartes françaises des régions visitées.

Selon les Instructions de Fleurieu, les voyageurs ne devaient pas visiter la côte est de la Nouvelle Hollande mais, après l'exploration de la terre de Diémen, à cause de problèmes survenus au cours du périple, les voyageurs furent obligés de changer d'itinéraire et de se diriger vers la colonie anglaise du Port Jackson, l'actuel Sydney, pour réparer leurs vaisseaux et soigner les malades. Ainsi, entre les mois d'avril et de novembre 1802, 14 ans après la visite de Lapérouse, les Français firent-ils un séjour au port Jackson, visite pendant laquelle le travail scientifique de l'expédition avança considérablement.

En dépit de la valeur du travail accompli pendant les quatre années que dura le voyage – des milliers de spécimens rassemblés, une quarantaine de livres de loch et de journaux et de nombreux rapports – l'expédition à son retour en France n'eut pas le succès qu'elle méritait. Ceci était dû à plusieurs facteurs : à la mort de son commandant à l'île de France sur le chemin du retour, à la dissension qui opposait pendant le voyage certains officiers et naturalistes au commandant, et à la mauvaise presse provoquée par la publication en 1804 du journal d'un des zoologistes, Jean-Baptiste Bory de Saint-Vincent,<sup>1</sup> qui avait quitté l'expédition à l'île de France au début du voyage.

Le récit officiel de l'expédition, publié en 1807 par François Péron, un des naturalistes, et dont le second volume fut complété et publié par Louis Freycinet en 1816, ne laisse qu'une vision partielle et partielle du travail de l'expédition.<sup>2</sup> Pour pouvoir apprécier ce voyage scientifique à sa juste valeur il faut recourir aux nombreuses traces manuscrites : qui vont des journaux de bord et des livres de loch circonstanciés, en passant par les rapports, scientifiques et autres, aux lettres et aux notes – quelquefois deux ou trois mots sur un bout de papier. Je dirige actuellement avec trois collègues<sup>3</sup> un projet de recherche intitulé « The Baudin legacy »<sup>4</sup> dont le but est de transcrire d'abord tous les journaux des capitaines, des officiers et des naturalistes et d'autres documents significatifs, et de les traduire en anglais. En même temps nous utilisons ces sources pour construire une nouvelle histoire de l'expédition pour compléter le livre pionnier de Frank Horner, *The French Reconnaissance*.<sup>5</sup>

Dans cet article, j'explorerai le rôle joué par les journaux et les livres de loch dans l'économie globale de l'expédition en démontrant la collaboration étroite qui existait entre savants et officiers et en esquissant une petite archéologie du savoir scientifique tel qu'il se construisait au cours de ce voyage

et tel qu'il se dessine dans cette grande masse indigeste de documentation manuscrite.<sup>6</sup> Je me limiterai aux processus engagés plutôt que de parler des résultats obtenus.

Imbus de l'importance de leur quête scientifique, l'ensemble des officiers et des naturalistes de l'expédition apportaient beaucoup d'enthousiasme à leur travail, qui se faisait sous le signe de la collaboration.<sup>7</sup> Avec leur personnel de soutien, ils travaillaient en équipe et constituaient ainsi une espèce d'hétérotopie sociale, dans le sens foucauldien, un groupe de personnes dans un espace autre, une sorte de vase clos où s'élaborait le projet scientifique. En dehors des domaines où les collaborations entre officiers et savants allaient de soi – l'astronomie, la géographie – le travail quotidien des naturalistes devait se faire avec l'appui des officiers. Inversement les naturalistes aidaient par occasion les officiers dans leurs tâches.<sup>8</sup> Les amitiés se forgeaient et la polyvalence et l'esprit curieux de certains membres de l'expédition, tel François Péron, redoublaient les possibilités d'activité scientifique et s'avéraient même nécessaires, étant donné la variété des domaines de recherche couverts – la zoologie, la botanique, la géologie, l'ethnologie et qui comprenaient de nombreuses sous-catégories – et les défections et disparitions au cours du voyage.

Les journaux des officiers et les tables ou livres de loch<sup>9</sup> jouent un rôle clé parmi les écrits de l'expédition. Tenus par le capitaine et les officiers, leur rôle était d'abord scientifique :

l'enregistrement d'éléments indispensables pour la navigation et la cartographie. Les livres de loch consistaient en cahiers réglés en colonnes contenant suffisamment de pages pour un mois. Une double page était consacrée à chaque cycle de 24 heures, divisé en 6 quarts qui allaient de midi à midi. Des notations étaient faites par l'officier du quart sous une variété de rubriques : les Vents, les Routes, le Ciel, la Voilure, la Température, le Baromètre, Observations astronomiques, Sondes, Latitude, Longitude,<sup>10</sup> Vues de Terre. La dernière colonne à droite, intitulée Mouvements, Événements, Observations ou Historique, contenait diverses observations, tantôt de courtes remarques, tantôt un récit ou un commentaire plus détaillé qui appelait la collaboration d'autres officiers. Cette colonne devenait ainsi un espace de dialogue.

Les livres de loch (comme les journaux) s'arrêtaient souvent pendant les escales puisqu'un de leurs buts était de noter tous les détails du voyage en mer. Parfois, pourtant, le livre de loch se poursuivait sous une forme rudimentaire pendant un séjour sur terre, devenant effectivement une espèce de journal à plusieurs mains, la colonne « Observations » s'élargissant pour se remplir du récit des événements de la journée. Outre leur fonction scientifique de plus en plus scientifique, les livres de loch, en fournissant au jour le jour une chronologie événementielle du voyage, servaient de pivot et de charpente pour encadrer les autres documents créés au cours de l'expédition.

Les journaux des officiers font le complément des tables de loch. Selon les ordonnances de la Marine établies en 1689 et 1765, chaque capitaine et officier était, dans le cas des voyages de long cours, tenu de rédiger un journal quotidien, à remettre aux autorités à la fin du voyage. Dans le but d'en parfaire le format aux besoins plus complexes de ces voyages, et de le démarquer des journaux des simples pilotes, divers modèles de journal d'officier avaient été proposés entre la fin du dix-septième et le milieu du dix-huitième siècle, mais aucune standardisation n'eut lieu.<sup>11</sup>

Les journaux de bord de l'expédition Baudin, que leurs auteurs dénommaient soit « Journal nautique », soit « Journal de navigation », soit « Journal de mer », sont en général calqués sur le modèle du livre de loch : ils sont réglés de la même façon que les tables de loch et contiennent une sélection de colonnes sur la page de gauche, laissant toute la page de droite libre pour les commentaires personnels de l'officier. Pendant cette expédition il y avait, comme nous le verrons, plusieurs variétés de format.

Le journal de Baudin était le centre de cette activité journalière et un modèle du genre. Projetant le récit officiel dont il comptait être responsable, le capitaine tint son propre journal méticuleusement. Deux versions de son récit du voyage se trouvent dans les Archives nationales. La première<sup>12</sup> est son journal de bord quotidien dans lequel il inscrivait de sa main les détails techniques concernant le temps, les vents, les mouvements du bateau et racontait les événements de la journée, insérant à l'occasion des rapports et des lettres des officiers et des naturalistes.<sup>13</sup>

Il existe également un récit du voyage rédigé par Baudin, basé sur le journal de bord, mais qui fait la synthèse de tous les aspects du voyage. Ce deuxième récit visait évidemment à fournir une version complète mais éditée du voyage.<sup>14</sup> Baudin lui-même l'appelle son « journal abrégé » et son « journal édité ». Le récit commence avant le départ, et contient les détails des préparatifs. C'est une narration continue, divisée en chapitres et avec un résumé au début de chacun. Les chapitres couvrent les

différentes étapes du voyage, entrecoupées de divers rapports dus aux officiers et aux savants et contenant des illustrations fournies par les artistes de l'expédition. La version que nous en avons est une mise au net, une transcription calligraphiée exécutée par un scribe.

Ce document est malheureusement incomplet, puisqu'il prenait de plus en plus de retard par rapport au journal de mer de Baudin, à mesure que le voyage progressait, et il se termine le 30 décembre 1801, après la première visite au Timor. Baudin était souvent malade et ses responsabilités comme commandant ne lui laissaient sans doute pas le temps de maintenir son journal quotidien et de rédiger la narration finale.

La différence entre ces deux journaux illustre bien le clivage entre le privé et le public, le spontané et le réfléchi. Dans son journal de mer Baudin raconte le plaisir qu'il prend en mer, notant les événements et les tracasseries quotidiens et composant des descriptions poétiques d'oiseaux et d'animaux marins pour lesquels il se passionnait. Il lui arrivait également de baisser sa garde et de se laisser aller à des réflexions sur ces coéquipiers.

Le deuxième récit, destiné à être un rapport officiel et donc la face publique de l'expédition, est moins descriptif et se concentre davantage sur les événements du voyage. Bory de Saint-Vincent rappelle que ce journal, qui donnait une vue globale de l'activité scientifique, était un sujet d'orgueil pour le capitaine et facilement accessible à qui voulait le regarder :

*En attendant qu'il nous fût permis d'aller à terre, je parcourus avec admiration le journal du commandant : c'était un immense volume cartonné, étalé sur une table dans son appartement, et auquel il paraissait qu'on pouvait toucher sans indiscrétion, car Riedlay et Maugé le feuilletaient sans façon, et en faisaient les honneurs aux étrangers. Ce journal renfermait une multitude de figures de mollusques, de poissons, ou d'autres objets d'histoire naturelle, peints avec une perfection et une vérité dont rien n'approche.<sup>15</sup>*

Les journaux des officiers qui nous restent sont nombreux : 25 sur 32 possibles. Certains officiers tenaient régulièrement leur journal pendant le voyage entier et donnaient des détails de différents aspects du voyage, tandis que d'autres ne notaient que le minimum exigé par la Marine et leurs journaux sont plutôt fragmentaires. Comme nous l'avons indiqué ci-dessus, nous constatons un éclatement de la forme du journal et à la prolifération de styles, comme si la passion pour le projet scientifique débordait le cadre de la discipline navale. Certains officiers observent le modèle traditionnel mais d'autres organisent leur matériel pour mieux correspondre à leurs intérêts, comme si le fait de participer à un voyage scientifique infléchissait la forme même de leur journal. Par exemple, Hamelin, capitaine du *Naturaliste*, inventant son propre format, incorpore ses tables de loch à des intervalles irréguliers dans le texte de son récit.

Ces journaux d'officiers constituent une riche source de matériel scientifique. À travers les journaux et les tables de loch, l'enregistrement plusieurs fois des informations risquait évidemment la redondance mais dans un contexte scientifique garantissait la précision des informations, à cause de la possibilité de vérification par recoupement. Mais cette répétition pouvait agacer certains : Saint-Cricq (sous-lieutenant à bord du *Naturaliste*) mettant son journal au net, réfléchit sur sa nature et sa finalité :

*Un Journal nautique est, je crois, la chose du monde la plus ennuyeuse, tant à écrire qu'à lire. Cependant, on a pour habitude d'en exiger un de chaque officier de Marine en Campagne, ce qui est de la plus grande inutilité, selon moi. En effet, la Table de Loch du navire qui est tenue par les officiers, sous l'Inspection du Capitaine, offre tous les détails que l'on peut désirer sur la partie de la navigation. Pas le plus petit mouvement ne peut manquer d'y être porté avec la plus grande fidélité, et on aura plus d'avantage en les consultant, qu'on ne pourrait en tirer des Journaux particuliers, qui ne peuvent guères faire mention de tout ce qu'elle contient.*

*J'aurais désiré ne donner qu'une relation, purement historique, de mon voyage, mais, pour ne pas m'écarter de l'usage, en tous points, j'ai fait entrer dans cette relation, les détails nautiques les moins minutieux.<sup>16</sup>*

L'impatience de Saint-Cricq reflète l'opposition entre la vive curiosité du jeune homme voyant un nouveau monde et les contraintes de la discipline navale.<sup>17</sup> Ce qui l'intéresse, cependant, c'est de décrire méticuleusement les endroits visités et il complète son récit en incluant des transcriptions de

commentaires d'autres membres de l'expédition, persuadé de sa responsabilité de tout enregistrer dans le contexte de la mission scientifique de l'expédition :

*J'ai réussi à tirer quelques notes sur chacun des pays que nous avons visité[s]. Ce que j'en ai appris est porté ici avec la plus grande exactitude. Celles de ces notes que j'ai faites moi même, sont de la plus grande vérité, et celles qui m'ont été données sont copiées avec la plus grande fidélité. Aussi, me paraissent-elles offrir quelque intérêt, et les donné-je avec confiance et sécurité, le seul reproche que l'on puisse me faire à cet égard, étant de les avoir mal écrites, reproche qui me touchera d'autant moins, que comme la plupart des marins, je mets, à mon style, très peu de prétention.<sup>18</sup>*

D'autres officiers prenaient également au sérieux leur engagement dans ce voyage d'exploration scientifique, aidaient les naturalistes et collaboraient à la collection de spécimens pendant les excursions sur terre. À l'égard du contact avec les indigènes des pays visités, surtout avec les Aborigènes australiens, les officiers offrent dans leurs récits circonstanciés une contribution importante au travail ethnologique de l'expédition. Ainsi disposons-nous souvent de plusieurs récits parallèles d'une même rencontre, qui deviennent par là des témoignages précieux.

Les savants, eux, n'étaient pas soumis à la même règle que les officiers concernant la rédaction d'un journal, et rares sont ceux qui notaient au jour le jour leurs observations. Neuf d'entre les 22 naturalistes débarquèrent à l'île de France au début du voyage, dont Milbert et Bory de Saint-Vincent, tous les deux trop malades pour continuer le voyage.<sup>19</sup> Les journaux de Bory de St Vincent et de Milbert, sont les seuls des naturalistes qui aient été publiés.<sup>20</sup> Des traces d'autres journaux de naturalistes existent également dans les archives : les journaux partiels des cinq naturalistes morts pendant le voyage<sup>21</sup> et de plusieurs autres, ainsi que des notes rédigées par certains naturalistes sur des feuilles volantes et qui racontent certains épisodes destinés à servir de base pour des récits de voyage éventuels.

Le travail des savants est contenu davantage dans leurs rapports sur diverses questions scientifiques et leurs excursions, leurs listes de plantes et de spécimens et leurs notes, ainsi que dans les dessins – l'expédition ayant perdu ses artistes attirés<sup>22</sup> à l'île de France. Charles-Alexandre Lesueur et Nicolas-Martin Petit les remplacèrent, fournissant une riche iconographie de l'expédition à laquelle s'ajoutait la contribution de certains naturalistes, tel Stanislas Levillain.

D'après cette discussion, forcément sommaire, des journaux et des livres de loch de l'expédition Baudin il sera évident que les écrits des officiers et des savants, considérés globalement, reflètent le haut niveau de collaboration entre officiers et savants au cours du voyage scientifique.

Au retour en France de l'expédition, le *Naturaliste* arrivant le 7 juin 1803, le *Géographe* le 24 mars 1804, tout le matériel de l'expédition, spécimens, écrits, dessins et animaux devait être distribué entre les diverses organismes gouvernementaux afin de servir de matière brute pour des recherches futures. Decrès, Ministre de la marine et des colonies, se chargea de la distribution du matériel écrit. Le 3 floréal 12 [23 April 1804], il écrivit au Vice-Amiral Rosily lui donnant la responsabilité de la répartition des documents de l'expédition :

*...je vous prie, Citoyen General, de charger les C<sup>ens</sup> Buache et Rossel, de diviser en 4 classes, les papiers provenant de l'expédition de découvertes par le Naturaliste et le Géographe.*

*La première classe sera composée de toute la correspondance personnelle du Capit. Baudin, de son propre journal et des pièces qu'il a pu joindre à ses dépêches*

*La 2<sup>e</sup> classe comprendra les registres des observations astronomiques faites sur les deux batimens, et tous les papiers relatifs à cette partie des instructions du Capitaine Baudin, ainsi que les cartes et plans, vuës des côtes, et tout ce qui a pour objet le perfectionnement de la géographie*

*La 3<sup>e</sup> classe comprendra tous les journaux des officiers employés dans l'expédition*

*Et la 4<sup>e</sup> classe, tous les mémoires, papiers et dessins qui concernent l'histoire naturelle...<sup>23</sup>*

Diviser la documentation en quatre, consacrant ainsi les trois premières classes à la documentation navale, souligne l'importance attribuée au travail des officiers de la marine et à leurs recherches dans le domaine de la navigation et de la géographie, et reflétant en même temps les processus ordonnés de la Marine.

Les journaux des officiers, conservés par les soins de la Marine, nous ont laissé une documentation précieuse sur ce voyage scientifique. Il n'est malheureusement pas de même pour le matériel des naturalistes. La nature protéiforme de leur travail et sa continuation après le retour en France firent qu'une partie de la documentation du voyage n'entra pas dans les archives. Péron et Lesueur ont gardé une grande partie de leurs papiers pour continuer à travailler dessus, et Lesueur héritant de ceux de Péron à sa mort en 1810, en donna une partie au Musée d'histoire naturelle au Havre en 1838. Un grand nombre des spécimens qui, d'après les procès-verbaux du Muséum d'histoire naturelle à Paris, étaient arrivés en France semble être perdu – on sait que selon Péron la collection zoologique comptait au total 70.000 spécimens, dont 60.000 testacés.<sup>24</sup> Une partie des papiers et des rapports mentionnés à l'époque semble également avoir disparu et on en trouve d'autres dispersés, fragmentaires, à travers les collections des Archives nationales de France, du Musée d'histoire naturelle du Havre et dans les différentes sections du Muséum d'histoire naturelle de Paris.

En confrontant les journaux des officiers et les écrits des naturalistes nous visons dans notre travail à remonter le temps pour nous situer en amont de cette dispersion de la documentation de l'expédition. Nous cherchons ainsi à mettre en valeur l'aspect collaboratif du voyage pour mieux en comprendre les éléments. D'un côté, nous voulons explorer l'ampleur des contributions des officiers au travail de l'histoire naturelle, surtout dans le domaine de l'observation ethnologique. De l'autre, en utilisant la chronologie des livres de loch et les journaux des officiers, nous voudrions tenter de classer l'immense quantité de documentation : papiers volants, fragments de journaux, mémoires qui dorment dans les archives, dans le but de rendre le travail de ce grand voyage scientifique méconnu accessible au plus grand nombre.

---

<sup>1</sup> J. B. G. M. Bory de Saint-Vincent, *Voyage dans les quatre principales îles des mers d'Afrique*, Paris, F. Buisson, 1804.

<sup>2</sup> *Voyage de découvertes aux Terres australes exécuté par ordre de Sa Majesté l'Empereur et Roi, sur les corvettes le Géographe, le Naturaliste; et la goélette le Casuarina, pendant les années 1800, 1801, 1802, 1803, et 1804*, Paris, Imprimerie impériale, 2 vol., 1807-1816.

<sup>3</sup> Jean Fornasiero (l'Université d'Adélaïde), Michel Jangoux, (l'Université libre de Bruxelles et l'Université de Mons-Hainaut), John West-Sooby, (l'Université d'Adélaïde).

<sup>4</sup> « The Baudin Legacy [L'héritage Baudin] : A New History of the French Scientific Voyage to Australia (1800-1804) », subventionné par une bourse Discovery du Australian Research Council [ARC] et par le Fonds National de la Recherche Scientifique [FNRS] de la Belgique.

<sup>5</sup> *The French Reconnaissance: Baudin in Australia 1801-1803*, Melbourne, Melbourne University Press, 1987. Traduit en français par Martine Marin : *La reconnaissance française : l'expédition Baudin en Australie (1801-1803)*, Paris, L'Harmattan, 2006.

<sup>6</sup> Une quarantaine de journaux de bord, de livres de loch, et de nombreux mémoires, notes, rapports et lettres.

<sup>7</sup> Jacques-Gérard Milbert, un des artistes qui quitta l'expédition à l'île de France nota que « l'accord le plus parfait régnait à bord entre les officiers de la marine, les savans et les artistes de l'expédition : de simples compagnons de voyages, ils devenaient les uns pour les autres des connaissances précieuses et même des amis. », M. J. Milbert, *Voyage pittoresque à l'île de France*, Paris, A. Nepveu, 1812, p. 112.

<sup>8</sup> Comme en témoigne la table des variations de la boussole établie par François Péron dans le journal de mer de Baudin.

<sup>9</sup> Il y avait plusieurs séries de livres de loch : une pour chacun des bateaux. Baudin et certains officiers tinrent également des tables de loch individuelles : Henri Freycinet, par exemple, un journal spécifique pour ses observations astronomiques et Louis Freycinet un journal géographique après avoir été nommé capitaine du *Casuarina*.

<sup>10</sup> Mesurée de deux façons, à la montre et par les distances – la découverte du calcul précis de la longitude étant toute récente.

<sup>11</sup> Une des propositions souligne le côté narratif et événementiel du journal : « Il semble que le journal d'un officier de marine a ordre de tenir lorsqu'il monte à la mer, ayant pour fin principale de le rendre habile, et expérimenté dans son mestier, doit exactement décrire non seulement tout ce qui regarde le Pilotage comme il est pratiqué dans les journaux ordinaires des pilotes ; mais encore tout ce qui appartient au Me[même], en y observant toutes les délicatesses d'une fine manœuvre, soit dans les occasions de combats, soit dans celles des mauvais temps ».

<sup>12</sup> Ce journal a été traduit en anglais et publié par Christine Cornell : *The Journal of Post Captain Nicolas Baudin, Commander-in-Chief of the Corvettes Géographe and Naturaliste*, Libraries Board of South Australia, Adelaide, 1974.

<sup>13</sup> Il existe également une table de loch condensée de la main de Baudin. Il débuta le jour où les corvettes quittèrent Le Havre et la dernière notation est faite environ un mois avant que le commandant, gravement malade, ne meure dans l'île de France.

<sup>14</sup> *Mon Voyage aux Terres australes: journal personnel du commandant Baudin*, texte établi par Jacqueline Bonnemains, Paris, Imprimerie nationale, 2000.

<sup>15</sup> *Voyage dans les quatre principales îles des mers d'Afrique*, op. cit., p. 161.

<sup>16</sup> 5JJMAR48, Archives nationales.

<sup>17</sup> Elle reflète également les rivalités à bord entre les officiers et les savants : entre ceux qui se devaient d'obéir et ceux qui pouvait se laisser aller à leur curiosité au nom de leur travail scientifique.

<sup>18</sup> Op. cit.

---

<sup>19</sup> Milbert, Bissy, Lebrun du *Géographe* et Bory de Saint-Vincent, Dumont, Delisse, Michaux, et deux garçons jardiniers du *Naturaliste* (*Mon journal*, op. cit., p. 175).

<sup>20</sup> Voir les notes 1 et 7.

<sup>21</sup> Maugé, Levillain, Riedlé, Sautier, Bernier.

<sup>22</sup> Milbert, Lebrun.

<sup>23</sup> 5JJMAR24, Archives nationales.

<sup>24</sup> Péron les liste dans les catégories : mammifères, oiseaux, quadrupèdes ovipares, bipèdes ovipares, reptiles, poissons, crustacés, arachnides, insectes, vers, mollusques, échinodermes, testacés, zoophytes, effets de divers peuples, dessins et peintures zoologiques. Une autre liste dans le même dossier, dressée par les professeurs du Muséum, est plus modeste – 10.000 testacés, et ne comporte pas les deux dernières catégories (AJ15 569, Archives nationales).